



Courrier du Centre international Blaise Pascal

28 | 2006
Varia

La veillée du *Mémorial*

En l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le mardi 23 novembre 2004

Jean-Noël Bezançon, Jean Mesnard, Jean Foyer, Philippe Sellier, Gérard Ferreyrolles, Hélène Michon et Jean-Robert Armogathe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/504>

DOI : 10.4000/ccibp.504

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2006

Pagination : 4-26

ISBN : 2-84516-305-3

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Jean-Noël Bezançon, Jean Mesnard, Jean Foyer, Philippe Sellier, Gérard Ferreyrolles, Hélène Michon et Jean-Robert Armogathe, « La veillée du *Mémorial* », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 28 | 2006, mis en ligne le 02 décembre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/504> ; DOI : 10.4000/ccibp.504

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Centre international Blaise Pascal

La veillée du *Mémorial*

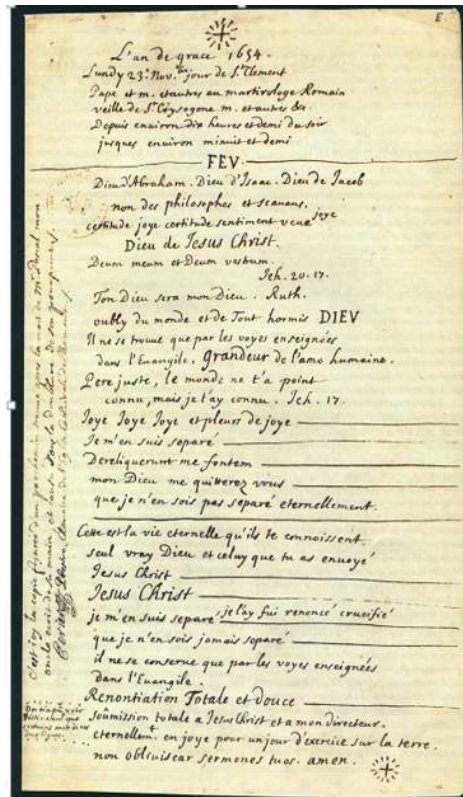
En l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le mardi 23 novembre 2004

Jean-Noël Bezançon, Jean Mesnard, Jean Foyer, Philippe Sellier, Gérard Ferreyrolles, Hélène Michon et Jean-Robert Armogathe

Le Mémorial (23 novembre 1654)
350e anniversaire de la conversion de Pascal
Soirée organisée sous le patronage du ministère de
la Culture et de la Communication par la Société
des Amis de Port-Royal

Ouverture

- 1 Nous sommes le mardi 23 novembre, en l'an de grâce 2004, jour de saint Clément, pape et martyr. Soyez tous les bienvenus en cette église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.
- 2 Blaise Pascal nous rassemble ce soir.
- 3 Cette église n'était pas sa paroisse. Il appartient à celle de Saint-Côme, dont l'église est depuis longtemps disparue. Il demeurait dans une rue appelée alors rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel, partie haute de ce qui devint ensuite la rue des Fossés Monsieur-le-Prince, puis simplement la rue Monsieur-le-Prince. La façade de sa maison a sans doute peu changé depuis son temps : elle porte le n° 54 de la rue. C'est là sûrement qu'eut lieu la grande nuit du Mémorial.
- 4 Mais nous aimons imaginer qu'en se rendant à Port-Royal, quand il n'empruntait pas la rue d'Enfer, il s'arrêtait ici quelques instants, pour se recueillir, dans cette église située au milieu de tout un quartier de couvents, les Feuillantines, les Ursulines, le Val de Grâce, et, bien sûr, Port-Royal.
- 5 Blaise Pascal nous invite ce soir, non à une commémoration, bien plus qu'à un anniversaire, pour un acte de mémoire vive, un mémorial, pourrait-on dire, en reprenant le titre qui fut donné à ce petit papier.
- 6 Mémorial, au sens biblique de ce terme, qui évoque, bien au-delà du simple souvenir, l'expérience de la présence, tout à la fois datée et toujours actuelle, de Dieu en notre histoire. Comme la stèle qui fut plantée, une nuit, à Béthel, par notre père Jacob.
- 7 Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que si Pascal prit la peine d'écrire ce papier, de le recopier, de le calligraphier, sur un parchemin, avant de coudre l'un et l'autre dans la doublure de son pourpoint, ce n'était pas tant pour lui, qui bien sûr ne pouvait l'oublier, que pour nous, pour nous aujourd'hui.
- 8 Au sens où ne cesse de le répéter l'Écriture : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur ».
- 9 Nous allons donc ce soir recevoir de nouveau ce texte.
- 10 Comme un testament et une invitation.
- 11 Une invitation à entrer, à notre tour, dans la fulgurance de la rencontre.
- 12 Merci au professeur Jean Mesnard et à l'association des Amis de Port-Royal d'avoir pris l'initiative de cette veillée.
- 13 Merci à celles et ceux qui vont prêter leur voix à ces textes vivants.
- 14 Merci à Nicolas Gorenstein dont l'orgue, avec nous, ce soir, se fait prière.



- 15 Saint-Jacques-du Haut-Pas,
le 23 novembre 2004
- 16 **P. Jean-Noël Bezançon, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.**

Première partie : Lectures accompagnées d'introductions et de commentaires par Jean Mesnard

- 17 Le programme élaboré pour la conduite de cette veillée supposait, au moins pour cette première partie consacrée aux *Lectures*, l'intervention d'un meneur de jeu, chargé d'expliquer brièvement la raison des choix opérés et la signification des textes présentés aux oreilles et aux yeux. La présence d'un tel guide n'est pas moins indispensable pour la publication actuellement réalisée et qui reflète d'ailleurs fidèlement les moments successifs de l'émouvante cérémonie tenue à Saint-Jacques-du-Haut-Pas le 23 novembre 2005.
- 18 Si l'on veut bien me permettre d'abord un petit prologue, il m'appartient, comme investi de ce rôle et comme l'un des organisateurs de cette soirée, d'exprimer les vifs remerciements de tous à ceux qui l'ont rendue possible :
- 19 - à M. l'ancien Ministre Jean Foyer, membre de l'Institut, qui a énergiquement et efficacement souhaité que fût célébré à Paris, lieu originaire de l'événement, le 350^e anniversaire du *Mémorial* de Pascal¹, et aux côtés de qui j'ai eu plaisir à m'engager dans cette entreprise ;
- 20 - au P. J. Noël Bezançon, curé de la paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui a recueilli notre projet avec la plus grande faveur et mis son église à notre disposition avec une générosité qui nous a permis d'offrir à tous les participants l'entrée libre ;
- 21 - à M. Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la Culture et de la Communication, et à ses collaborateurs M. François Belfort, qui nous ont offert leur patronage et leur aide financière ; ainsi qu'à M^{me} Martine de Boisseffre, directrice des Archives de France, et à M^{me} Michèle Neirinck, conservateur général, déléguée aux célébrations nationales ;
- 22 - à M. Marcel Bozonnet, administrateur général de la Comédie française, et à ses collaborateurs, notamment M^{me} Aliette Martin, secrétaire générale, qui nous ont aussi prêté un concours très attentif et ont rendu possible la participation très obligeante de trois acteurs de la maison, auxquels s'est jointe une comédienne indépendante : ils seront tous présentés au moment de leurs interventions :
- 23 - à la Société des Amis de Port-Royal, qui a pris en charge l'organisation de la soirée, notamment à son président Gérard Ferreyrolles, et à son président d'honneur Philippe Sellier, que vous entendrez tout à l'heure, en même temps que notre amie Hélène Michon, et présent ici à bien des titres, le P. Jean-Robert Armogathe. Sans oublier des participations moins visibles, comme celle de notre trésorière Françoise Pouge-Bellais, et celle de notre secrétaire général Jean de Mathan : il a bien voulu se charger de l'audio-visuel, auquel a été dévolu un rôle important, que vous apprécierez je l'espère, dans l'économie de cette veillée ;
- 24 - à plusieurs organismes qui nous ont aidés pour la diffusion de l'information, la Société d'Études du XVII^e siècle, en la personne de son président Yves-Marie Bercé et celle de sa secrétaire générale Béatrice Guion, et le Centre d'Études sur les XVII^e et XVIII^e siècles

associant l'Université de Paris IV et le CNRS, sous la direction de Sylvain Menant, assisté de Françoise Waquet ;

- 25 - enfin, au Centre international Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, et à son directeur Dominique Descotes : grâce à leur concours, la présente publication a pu voir le jour dans les conditions les plus favorables.
- 26 Quelques mots d'introduction générale sont maintenant nécessaires pour faire ressortir la conception d'ensemble de cette veillée. Deux parties essentielles se découpent, l'une de lectures, l'autre de témoignages. La première vise à nous transporter à l'époque de Pascal en nous faisant entendre tous les documents qui nous éclairent sur ce qu'a été, en tant qu'événement vécu, l'épisode illustré par le *Mémorial*, et sur la portée humaine et spirituelle qu'il convient de lui reconnaître : elle comporte une dimension de savoir en même temps que de sympathie. La seconde nous ramène à nous-même, qui célébrons aujourd'hui cet événement 350 ans plus tard, et nous invite à écouter une série de méditations ou s'expriment quatre personnalités, et même cinq si l'on y ajoute le texte de *Clôture*, à la fois en intime communion avec Pascal et pleinement conscientes des exigences spirituelles de notre temps : toutes auront pour mission de nous faire mesurer le poids actuel de ce qui a pu être considéré comme « l'écrit le plus extraordinaire qui soit sorti de la plume de Pascal ».
- 27 Pour cette seconde partie, chacun des intervenants a bénéficié d'une totale liberté, et il appartient à chacun d'eux d'établir un rapport personnel avec le public. Le meneur de jeu n'aura donc plus à s'y manifester. En revanche il aura un rôle important à jouer dans la présentation de la première partie. C'est à cette tâche que je vais désormais me consacrer, autour des textes retenus pour les lectures.
- 28 Dans quel esprit cette tâche va-t-elle être remplie ? Il importe de le préciser pour que la communication entre vous et moi soit aussi harmonieuse que possible. La première donnée à prendre en compte concernait le degré supposé d'information préalable dans le public présent. Il est évidemment très inégal selon les personnes ; mais la culture générale, la curiosité, la capacité d'attention sont disponibles chez tous. Pour ceux qui auront été intéressés par cette soirée, il sera toujours possible de chercher ensuite précisions et compléments en consultant dictionnaires ou manuels. Dans ma charge de présentation et de commentaire, je veillerai donc toujours d'abord à rester scientifiquement exact, en évitant toute simplification fallacieuse et en négligeant franchement les idées toutes faites ou les hypothèses controuvées ou hasardeuses (comme le rôle prêté dans la conversion de Pascal à l'accident du pont de Neuilly), mais en me tenant à l'essentiel et en cherchant avant tout la clarté. Difficulté supplémentaire : il m'appartient de garder une extrême brièveté, pour ne pas écraser par mes propos les textes beaucoup plus importants qui vont être lus. Je ne dirai donc que le minimum.
- 29 Pour introduire tout à fait directement à notre soirée, il me reste à présenter une remarque, non plus de méthode, mais de fond. Elle servira d'idée directrice à cette sorte de recherche que nous allons mener ensemble.
- 30 Elle se tire de la comparaison que l'on peut instituer entre les deux inscrits à notre programme : d'un côté, *350^e anniversaire de la conversion de Pascal* : de l'autre, *Veillée du Mémorial*. Plus précisément, quel rapport faut-il établir entre le fait de la conversion et le texte du *Mémorial* ? Impossible de répondre à cette question sans s'interroger d'abord sur le sens du mot « conversion » dans l'emploi qui en est fait ici. Ce n'est pas celui dans lequel nous nous en servons habituellement aujourd'hui ; c'est pourtant un sens tout à

fait traditionnel, remontant aux origines du christianisme et très présent dans la spiritualité de Port-Royal. Il est clair qu'en 1654, Pascal ne s'est pas converti au christianisme, et qu'il n'a pas davantage retrouvé la foi après l'avoir perdue. Il a seulement fait une expérience fondamentale dans la spiritualité chrétienne (et, à certains égards, dans toute spiritualité), expérience que l'on peut nommer aussi d'un mot grec que je n'ai pas osé risquer oralement, mais qui entrera plus facilement dans un texte imprimé (d'autant plus qu'il est loisible à chacun de consulter à ce mot le *Dictionnaire de spiritualité*), celui de μετάνοια (*metanoia*), qui désigne le passage de la tiédeur à la ferveur, de la pratique routinière à l'adhésion profonde, par un « retournement » de tout l'être, entraînant évidemment un changement de vie. Mais selon quelles modalités cette expérience peut-elle s'accomplir, et comment s'est-elle accomplie en Pascal ? Faut-il songer à une sorte de coup de foudre, ébranlement psychique ou illumination mystique, qui aurait duré deux heures, c'est-à-dire un instant de vie, comme on pourrait le déduire d'une lecture rapide du *Mémorial*, et d'une réduction de la conversion à cet épisode ? Ou bien le *Mémorial* ne correspond-il qu'à un moment dans un processus plus long ? La difficulté d'une réponse est d'autant plus grande que le *Mémorial* est un texte secret, le secret de Pascal, dont ses contemporains, de son vivant n'ont pas soupçonné l'existence, alors que tous étaient frappés par le changement profond qui signifiait la conversion. Mais gardons-nous de croire que le *Mémorial* soit le seul document à considérer pour prendre la mesure de cette transformation. Toute cette veillée aura pour objet de l'encadrer par ces autres témoignages qui en éclairent le sens. Si l'on peut annoncer dès maintenant la conclusion vers laquelle nous serons conduits, ce sera la suivante : la conversion de Pascal s'est accomplie à la fois selon les deux modalités qui viennent d'être définies ; elle a été confusément réglée par un mouvement lent, mais elle avait besoin, pour exister en acte, de l'illumination procurée par le « feu » d'un instant.

Textes 1, 2 et 3 : Lettres de Jacqueline Pascal faisant l'écho à la conversion de son frère (décembre 1654 - février 1655)

- 31 Les trois lettres qui vont être lues fournissent l'information de loin la plus sûre sur la grande conversion de Pascal, survenue à la fin de l'année 1654. Elles offrent même une valeur exceptionnelle par leur proximité de l'événement, par leur authenticité irréfutable, par l'intelligence et la sympathie dont elles témoignent. Elles émanent de Jacqueline Pascal, sœur de Blaise, entrée au monastère de Port-Royal de Paris en janvier 1652, devenue religieuse professe sous le nom de sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie en juin 1653, et après une période assez brève de tension, très étroitement unie à son frère, qui lui rend de fréquentes visites. Les deux premières lettres sont adressées à la sœur Gilberte, qui demeure alors à Clermont-Ferrand, avec son mari Florin Périer. La première lettre, datée du 8 décembre 1654, se borne à des allusions rapides, car la religieuse n'a pas encore reçu de son frère l'autorisation d'informer sa famille de la grande nouvelle : elle peut quand même annoncer la décision prise de se plier à la direction de Singlin, l'un des confesseurs de Port-Royal. L'autorisation une fois obtenue, elle peut, dans la seconde lettre, se livrer à un récit détaillé, et même quelquefois un peu prolixe (d'où quelques coupures dans le texte retenu ici). On notera que cette seconde lettre a été écrite en trois temps : le début à la date initiale du 25 janvier 1655, c'est-à-dire un lundi, veille du départ de courrier pour Clermont. C'est alors que mention est faite de la venue de Pascal à Port-Royal des Champs le 7 janvier précédent, avec installation, d'abord chez le duc de Luynes, au château de Vaumurier, puis aux Granges, dépendance du monastère, résidence des

fameux solitaires, sans doute pour y rejoindre M. de Sacy, devenu désormais son directeur, en raison d'une sérieuse indisposition de Singlin. Le second temps est sans doute à rapporter à la veille du courrier suivant, c'est-à-dire au 1^{er} février : Jacqueline annonce que son frère est alors revenu à Paris pour ses affaires et que, le jeudi précédent c'est-à-dire le 28 janvier, il a obtenu une chambre au monastère de la ville. Le troisième temps est expressément daté du 8 février : encore un lundi. Blaise est alors rentré chez lui, dans sa maison de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, proche du Luxembourg.

- 32 La troisième lettre présentée ici, adressée par Jacqueline à son frère, et répondant à une lettre (perdue) qu'il lui avait envoyée de sa retraite, est chronologiquement antérieure à la précédente, puisqu'elle porte la date du 19 janvier. Mais elle ne prend tout son sens qu'une fois insérée dans le récit dont les étapes ont été retracées seulement ensuite. Il est clair que Pascal avait alors entamé son séjour aux Granges. On remarquera surtout l'étrange surprise qui s'est emparée de Jacqueline lorsque le nouveau converti lui est apparu « gai dans la solitude » et offrant le visage d'un pénitent tout « réjoui ». Sans doute se représentait-elle la conversion sous des traits plus austères. C'est ce qu'ont cru aussi bien des biographes de Pascal, qui ont lu trop distraitements ses lettres pour échapper à des idées toutes faites. Mais, pour sa part, elle avait un esprit assez pénétrant et une piété assez authentique pour comprendre que ce que son frère avait vécu ne correspondait à aucun modèle préétabli.
- 33 En tous cas, aucun autre témoignage que le sien ne permet de saisir d'une manière plus vivante et plus convaincante les circonstances et le progrès de la conversion de Pascal. La donnée fondamentale à en retenir est la lenteur et la complexité d'une démarche qui s'est étendue sur plusieurs mois, voire sur toute une année. Mais dans cette longue période a quand même pris place le moment extraordinaire du *Mémorial*, avec sa charge unique. Pourquoi Jacqueline n'en parle-t-elle pas ? Évidemment parce que son frère ne lui en a rien dit, non plus qu'à personne d'autre. Ce silence diminue-t-il l'importance de l'événement ? On pourrait soutenir, au contraire, que le secret observé ne fait que l'accroître. Situation paradoxale. Heureusement le texte que nous découvrirons au cours de notre veillée, loin de s'inscrire en contradiction avec le témoignage de Jacqueline, lui procurera mémorable et nécessaire.
- 34 La voix de Jacqueline nous parviendra par celle de M^{me} Julia Gros de Gasquet, jeune et brillante universitaire, ancienne élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégée de Lettres modernes, maître de conférence à l'université François-Rabelais de Tours, chargée de cours à l'Institut d'études théâtrales de Paris III, qui est en même temps une comédienne patentée, bénéficiaire en ce domaine d'une formation très poussée, à la fois classique et moderne, française et étrangère. En votre nom, je la remercie très vivement de son concours.

[1] Extrait d'une lettre de la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie Pascal à Madame Périer, sa sœur

Ce 8^e décembre 1654.

[...] il n'est pas raisonnable que vous ignoriez plus longtemps ce que Dieu opère dans la personne qui nous est si chère ; mais je désire que ce soit lui-même qui vous l'apprenne, afin que vous en puissiez moins douter. Tout ce que je vous puis dire, n'ayant pas de temps, c'est qu'il est par la miséricorde de Dieu dans un grand désir d'être tout à lui, sans néanmoins qu'il ait encore déterminé dans quel genre de vie ; et qu'encore qu'il ait depuis d'un an un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes personnes qui en sont, ce qui le devrait porter

selon son humeur bouillante à de grands excès, il use néanmoins en tout cela d'une modération qui me fait tout à fait bien espérer... Il est tout rendu à la conduite de M. S[inglin] ; et j'espère que ce sera dans une soumission d'enfant, s'il veut de son côté le recevoir, car il ne lui a pas encore accordé ; j'espère néanmoins qu'à la fin il ne nous refusera pas.

Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait depuis longtemps, cela ne s'éloigne nullement de son entreprise, ce qui montre que ses raisons d'autrefois n'étaient que des prétextes. Je remarque en lui une humilité et une soumission, même envers moi, qui me surprend. Enfin je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il paraît clairement que ce n'est plus son esprit naturel qui agit en lui... Adieu, que tout cela soit dans le secret, je vous en prie, même à son égard ; je suis toute à vous.

S^r Euphémie, R. Ind.

[2] Lettre de la même à Madame Périer, sa sœur

Gloire à Dieu au Très Saint Sacrement

A P. R., ce 25 janvier 1655.

Ma très chère sœur,

Je ne sais si j'ai eu moins d'impatience de vous mander des nouvelles de la personne que vous savez, que vous d'en recevoir ; et néanmoins il me semble que, n'ayant point de temps à perdre, je n'ai pas dû vous écrire plus tôt, de crainte qu'il ne fallût dédire ce que j'aurais trop tôt dit. Mais à présent les choses sont en un point qu'il faut vous les faire savoir, quelque succès qu'il plaise à Dieu d'y donner.

Je croirais vous faire tort si je ne vous instruais de l'histoire depuis le commencement, qui fut quelques jours avant que je vous en mandasse la première nouvelle, c'est-à-dire environ vers la fin de septembre dernier. Il me vint voir et à cette visite il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant ; mais que d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, et que, dans le détachement de toutes choses où il se trouvait, s'il avait les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois, il se croyait en état de pouvoir tout entreprendre, et qu'il fallait qu'il eût eu en ces temps-là d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvements qu'il lui donnait. Cette confession me surprit autant qu'elle me donna de joie, et dès lors je conçus des espérances que je n'avais jamais eues, et je crus vous en devoir mander quelque chose, afin de vous obliger à prier Dieu. Si je racontais toutes les autres visites aussi en particulier, il faudrait en faire un volume ; car depuis ce temps elles furent si fréquentes et si longues que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire. Je ne faisais que le suivre sans user d'aucune sorte de persuasion ; et je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus, et je crois que vous en ferez, autant que moi si Dieu continue son ouvrage, et particulièrement en l'humilité, en la soumission, en la défiance et au mépris de soi-même, et au désir d'être anéantie dans l'estime et la mémoire des hommes. Voilà ce qu'il est à cette heure. Il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il sera un jour.

Enfin, après bien des visites et bien des combats qu'il eut à rendre en lui-même sur la difficulté de choisir un guide, car il ne doutait point qu'il en fallût un, et quoique celui qu'il lui fallait fût tout trouvé et qu'il ne pût penser à d'autres, néanmoins la défiance qu'il avait de lui-même faisait qu'il craignait de se tromper par trop d'affection, non pas dans les qualités de la personne, mais sur la vocation dont il ne voyait point de marque certaine, n'étant point son pasteur naturel ; je vis clairement que ce n'était qu'un reste d'indépendance caché dans le fond du cœur qui faisait arme de tout pour éviter un assujettissement qui ne pouvait être que parfait dans les dispositions où il était. Je ne voulus pas néanmoins faire aucune avance en cela : je me contentai seulement de lui dire que je croyais qu'il fallait faire pour le médecin de l'âme comme pour celui du corps, choisir le

meilleur ; qu'il est vrai que l'évêque est notre directeur naturel, mais qu'il n'était pas possible à celui de Paris de l'être de tous ces diocésains, ni même aux curés, ni même aux prêtres des paroisses, quand ils seraient capables de l'être de quelqu'un, et qu'une personne sans établissement comme lui, pouvant s'aller loger dans telle paroisse qu'il lui plairait, se rendait aussi bien maître dans le choix de son directeur en prenant son curé, comme en choisissant un prêtre approuvé de son évêque ; que lorsque M. de Genève avait conseillé de choisir un directeur entre dix mille, c'est-à-dire tel qu'on le préférerait à dix mille, lui qui était évêque et grand zélé de la hiérarchie n'avait pas prétendu borner le choix de chaque personne dans les prêtres de sa paroisse. Il ne me souvient plus si ce fut cela qui le fit rendre, ou si ce fut la grâce, qui croissait sans lui comme à vue d'œil, qui dissipa tous les nuages qui s'opposaient à un si heureux commencement sans se servir de raisons ; mais, quoi qu'il en soit, il fut bientôt résolu.

Après cela néanmoins ce ne fut pas fait, car il fallut bien d'autres choses pour faire résoudre M. de Singlin, qui a une merveilleuse appréhension de s'engager en de pareilles affaires ; mais enfin il n'a pu résister à tant de raisons qu'il a eues de ne pas laisser périr des mouvements si sincères et qui donnaient tant d'espérance d'une heureuse suite, et il s'est laissé vaincre à mes importunités, en sorte qu'il a bien voulu se charger du soin de sa conduite ; mais son infirmité qui continue toujours lui en ôte presque le moyen, parce qu'il ne saurait presque parler sans se faire un grand mal.

Pendant tout ce temps, il s'est passé plusieurs choses qui seraient trop longues à dire, et qui ne sont point nécessaires ; mais la principale est que notre nouveau converti pensa de son propre mouvement pour plusieurs raisons qu'une retraite quelque temps hors de chez lui serait fort nécessaire. M. Singlin était pour lors à Port-Royal des Champs pour prendre quelques remèdes, de sorte que, encore qu'il eût une merveilleuse appréhension qu'on sût qu'il eût communication avec autre qu'avec moi dans cette maison, il se résolut néanmoins de l'aller trouver sous prétexte d'aller faire un voyage aux champs pour quelque affaire, espérant qu'en changeant son nom et en laissant ses gens dans quelque village proche, dont il prétendait venir trouver à pied M. S[inglin], il ne serait connu que de lui et que personne ne pourrait savoir ces entrevues, et qu'il demeurerait en retraite en cette manière. Je lui conseillai de ne le pas faire sans l'avis de M. Singlin, qui ne le voulut point du tout, parce qu'il n'était pas encore résolu de se charger de lui : si bien qu'il fut soudain contraint d'attendre en patience son retour, parce qu'il ne voulait rien faire contre l'ordre qu'il lui avait donné par une lettre parfaitement belle qu'il lui écrivit, dans laquelle il me constituait sa directrice en attendant que Dieu fît connaître s'il voulait que ce fût lui qui le conduisît.

Enfin, M. S[inglin] étant de retour, je le pressai de me décharger de ma dignité, et je fis tant que j'obtins ce que je désirais, de sorte qu'il le reçut, et ils jugèrent l'un et l'autre qu'il lui serait bon de faire un voyage à la campagne pour être plus à soi qu'il n'était à cause du retour de son bon ami (vous savez qui je veux dire²) qui l'occupait tout entier. Il lui confia ce secret, et avec son consentement qui ne fut pas donné sans larmes, il partit le lendemain de la fête des Rois³ avec M. de Luynes pour aller en l'une de ses maisons⁴, où il a été quelque temps. Mais, parce qu'il n'était pas là assez seul à son gré, il a obtenu une chambre ou cellule parmi les solitaires de Port-Royal⁵, d'où il m'a écrit avec une extrême joie de se voir traité et logé en prince, mais en prince au jugement de saint Bernard, dans un lieu solitaire et où l'on fait profession de pratiquer la pauvreté en tout où la discrétion le peut permettre. Il assiste à tout l'office depuis Prime jusqu'à Complies, sans qu'il sente la moindre incommodité de se lever à cinq heures du matin ; et comme si Dieu voulait qu'il joignît le jeûne à la veille, pour braver toutes les règles de la médecine qui lui ont tant défendu l'un et l'autre, le souper commence à lui faire mal à l'estomac, de sorte que je crois qu'il le quittera. Il n'a rien perdu à sa directrice, car M. S[inglin], qui a demeuré en cette ville pendant tout ce temps, lui a pourvu d'un directeur⁶ dont il n'avait nulle connaissance, qui est un homme incomparable dont il est tout ravi, aussi est-il de bonne race.

Il ne s'ennuyait⁷ point-là, mais quelques affaires l'ont obligé de revenir contre son gré ; et pour ne pas tout perdre, il a demandé une chambre céans, où il demeure depuis jeudi⁸ sans qu'on sache chez lui qu'il est de retour. Il ne dit à personne où il allait lorsqu'il partit, qu'à M^{me} Pinel⁹ et à Duchesne¹⁰ qu'il menait. On s'en doute néanmoins un peu, mais par pure

conjecture. On dit qu'il s'est fait moine, d'autres ermites, d'autres qu'il est à Port-Royal. Il le sait et ne s'en soucie guère : voilà où les choses en sont.

¹¹Je l'ai toujours vu jusqu'ici dans une si grande crainte qu'on sût rien de tout cela que je n'avais pas même osé lui proposer de vous en rien mander. Enfin je lui en écrivis quelques jours avant son retour¹², il me répondit que si on lui ordonnait de le faire, mais que par lui-même il ne s'y pouvait résoudre parce qu'il se croyait si peu avancé qu'il ne savait du tout que vous dire : que si je trouvais qu'il y eût matière d'écrire, il consentait volontiers que je vous écrivasse, mais que pour lui il ne voyait rien à mander. Sur cela je commençais cette lettre à mon premier loisir au jour d'où elle est datée, et je ne l'achève qu'aujourd'hui 8 février. Je n'ai du tout su prendre assez de temps auparavant. Il est à présent chez lui où ses affaires le retiennent, mais je crois qu'il fera tout son possible pour rentrer bientôt dans sa retraite. Il me dit hier qu'il vous écrira, Dieu aidant, et me dit de vous écrire.

[3] Extrait d'une lettre de la même à M. Pascal, son frère

Gloire à Jésus au Très Saint Sacrement

Ce 19 janvier 1655

Mon très cher frère,

J'ai autant de joie de vous trouver gai dans la solitude que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde. Je ne sais néanmoins comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis, au lieu de les expier par des larmes continuelles. Pour moi, je trouve que c'est une pénitence bien douce, et qu'il n'y a guère de gens qui n'en voulussent faire autant. Je m'en rapporte pourtant bien à sa conduite et en demeure fort en repos ; car je crois lui devoir autant déférer que vous à la Mère Agnès ; elle ne m'a rien dit sur l'article où vous vous rapportez à elle. C'est pourquoi je vous dis, et non plus elle, que vous devez être plus sage à l'avenir, et je crois en cela être animée de son esprit : plutôt à Dieu l'être en tout le reste ! Et, pour vous endoctriner par exemple plus que de paroles, ce sera ici la fin des niaiseries volontaires de cette lettre. Je loue l'impatience que vous avez eue d'abandonner tout ce qui a encore quelque apparence de grandeur, mais je m'étonne que Dieu vous ait fait cette grâce, car il me semble que vous aviez mérité, en bien des manières, d'être encore quelque temps importuné de la senteur du borbier que vous aviez embrassé avec tant d'empressement, et il semble qu'il était bien juste que tout ce qui peut encore ressentir le monde dans le désert vous retînt captif, après avoir eu tant d'éloignement de tout ce qui vous en pouvait délivrer. Mais Dieu a voulu faire voir en cette rencontre que sa miséricorde surpasse toutes ses autres œuvres ; je le supplie de la continuer sur vous en vous faisant profiter du talent qu'il vous donne.

Il en faut dire de même de la cuiller de bois et de la vaisselle de terre : c'est l'or et les pierres précieuses du Christianisme ; il n'y a que les princes qui en doivent avoir à leur table ; il faut être vraiment pauvre pour mériter cet honneur, qui doit être absolument dénié à ceux qui sont roturiers selon M. de Renty¹³. Mais ce qui me console est que cette sorte de principauté n'est pas héréditaire, et que, comme on la peut perdre après l'avoir possédée, on peut aussi l'acquérir après l'avoir longtemps méprisée ; et une des meilleures voies, à mon sens, est de faire comme si on l'avait déjà, non pas par usurpation ou par hypocrisie, mais pour passer de l'appauvrissement à la pauvreté, comme on va de l'humiliation à l'humilité : Dieu nous en fasse la grâce !

J'ai éprouvé la première que la santé dépend plus de Jésus-Christ que d'Hippocrate, et que le régime de l'âme guérit le corps, si ce n'est que Dieu veuille nous éprouver et nous fortifier par nos infirmités. Il est vrai que c'est un grand avantage d'avoir assez de santé pour pouvoir faire tout ce qu'on nous conseille pour guérir notre âme ; mais ce n'en est pas un moindre de recevoir une pénitence de la main de Dieu même... Si nous sommes à lui nous serons toujours bien, soit en vivant soit en mourant. Il n'est pas dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il fasse des ouvrages bien pénibles et qui demandent de grandes forces, mais : Qu'il renonce à soi-même. Un malade le peut peut-être mieux faire qu'un homme bien sain...

Texte 4 : Écrit sur la conversion du pécheur, opuscule de Pascal

- 35 Ce texte fait partie d'une dizaine d'écrits de Pascal, distincts des *Pensées*, mais d'inspiration souvent proche, que les éditeurs ont pris l'habitude d'appeler *opuscules*. Celui-ci est l'un des moins connus, et son authenticité a souvent été contestée, d'autant qu'aucun manuscrit ancien (uniquement des copies) ne comporte d'attribution expresse. À tort, à mon avis, parce que sa transmission, son histoire ont été universellement reconnues. On admettra seulement l'original de Pascal, aujourd'hui perdu, ne comportait aucun titre.
- 36 Qu'il décrive le mouvement d'une conversion (au sens déjà défini) ressort pourtant du texte même. De plus, il est aisé d'y retrouver les étapes de l'expérience vécue par Pascal en 1654-1655, telles qu'elles ressortent des récits qu'en a laissé Jacqueline. On retrouve en particulier l'état de sécheresse et le manque d'attrait pour la foi donnés pour caractéristiques des débuts ; puis l'élévation purement rationnelle vers Dieu considéré comme seul vrai bien. Certes le texte ne va pas jusqu'au dénouement, jusqu'à l'état de délivrance et de joie que Jacqueline découvre avec surprise et dont la perception envahit le *Mémorial*. Mais il est demeuré inachevé ; une suite est concevable. L'absence de la première personne montre que Pascal n'a pas cherché à se rappeler à lui-même ce qu'il avait vécu. Il a voulu, plus tard, tirer parti de son expérience pour en dégager des lois générales applicables à tout mouvement de conversion. Comme il lui est arrivé de le faire auprès de personnes précises, il a réfléchi au rôle à tenir par un directeur spirituel. Mais c'est évidemment ce qu'il y a de plus personnel qu'il importe de retenir ici.
- 37 Le texte sera dit par Mathieu Genet, de la Comédie française, dont il est un des plus jeunes membres. Il a bien voulu accepter de lire les textes de Pascal figurant à notre programme : le *Mémorial*, à cause de son caractère exceptionnel, étant toutefois rangé à part. S'il m'appartient de le remercier une première fois, ce n'est pas la dernière.

[4] Voix de Pascal : [Écrit sur la conversion du pécheur]

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices.

Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de son cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre, la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection ; et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion ; de sorte qu'il naît dans elle [le] désordre et [la] confusion...

Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries ; et, dans la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment, et qu'enfin un jour certain viendra auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que, son cœur ne

s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son âme se doit trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même, qui pût la soutenir et durant et après cette vie. De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son esprit, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis, les biens, la pauvreté, la disgrâce, la prospérité, l'honneur, l'ignominie, l'estime, le mépris, l'autorité, l'indigence, la santé, la maladie et la vie même ; enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est incapable de satisfaire le désir de cette âme qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu ; et quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssable, et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire.

Car elle considère que quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde, il est constant néanmoins que, quand les choses du monde auraient quelque plaisir solide, ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si funestes et si continuelles, il est inévitable que la perte de ces choses, ou que la mort enfin nous en prive ; de sorte que l'âme, s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit d'or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité ; et qu'ainsi s'il ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours ; et que, si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se proposer un bonheur bien durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie.

De sorte que par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes ; elle condamne leur conduite, elle déteste leurs maximes, elle pleure leur aveuglement, elle se porte à la recherche du véritable bien ; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités, l'une, qu'il dure autant qu'elle, et qu'il ne puisse lui être ôté que de son consentement, et l'autre qu'il n'y ait rien de plus aimable.

Elle voit que dans l'amour qu'elle a eu pour le monde elle trouvait en lui cette seconde qualité dans son aveuglement, car elle ne reconnaissait rien de plus aimable ; mais comme elle n'y voit pas la première, elle connaît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs, et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle (rien donc en elle, rien à ses côtés), elle commence de le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante qu'elle ne s'arrête pas au ciel (il n'a pas de quoi la satisfaire) ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qu'il ne peut lui être ôté que par son propre consentement.

Car encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur, et sa raison aidée de la lumière de la grâce lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui la rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre.

Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi. Et dans ces réflexions nouvelles elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en sa présence et, ne pouvant former d'elle-

même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant, et considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie sans cesse, enfin dans cette conception, qui épuise ses forces, elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudrait à jamais le bénir et l'adorer. Ensuite elle reconnaît la grâce qu'il lui a faite de manifester son infinie majesté à un si chétif vermisseau, et après une ferme résolution d'en être éternellement reconnaissante, elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître, et dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paraît épouvantable. Dans la vue de ces immensités...

Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise la conduire à lui et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin. Ensuite de ces prières, elle commence d'agir et cherche entre ceux...

Elle commence à connaître Dieu, et désire d'y arriver ; mais comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est sincère et véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin, et connaissant son égarement, aurait recours à ceux qui sauraient parfaitement ce chemin et ...

Elle se résout de conformer à ses volontés le reste de sa vie ; mais comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement...

Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâce comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente.

Textes 5 et 6 : Commentaires anciens du *Mémorial*

- 38 On ne saurait se le dissimuler : pour nous le *Mémorial* demeure, dans une large mesure, un mystère. Mais on doit constater que sa famille, lorsqu'elle a découvert cet écrit intime tenu secret par son auteur, n'a pas été moins embarrassée. De longtemps, elle n'a envisagé ni publication, ni même simple mention. Le texte ne vit le jour qu'en 1740, près d'un siècle après avoir été composé, et sans sa participation directe. Pourtant des projets avaient germé : demeurés à l'état manuscrit, ils offrent le grand avantage de fournir des explications et des commentaires, d'ailleurs largement hypothétiques, et souvent erronés, mais offrant d'intéressantes suggestions, sur les origines et la signification de l'écrit. Il est curieux que rien n'ait été laissé à ce sujet par la sœur survivante de Pascal, Gilberte, auteur d'une remarquable *Vie* de son frère. C'est seulement à la mort de cette dernière, en 1687, que son seul héritier mâle, Louis Périer, dit l'abbé Périer, résidant à Clermont-Ferrand, devenu chef de famille et entré en possession des papiers de son oncle, se mit en devoir de préparer une publication d'inédits, regroupés dans un manuscrit dit *de l'abbé Périer*, dont il nous reste une copie. Le *Mémorial* y figurait, accompagné d'un commentaire longtemps inconnu, mais retrouvé récemment : c'est le premier de ceux que l'on va entendre ; il date des alentours de 1690.
- 39 La dernière initiative de Louis Périer relativement aux papiers de son oncle fut de déposer les plus précieux d'entre eux, notamment le manuscrit des *Pensées*, à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le 25 septembre 1711, soit deux ans avant sa mort, en 1713. Le *Mémorial* en faisait partie, sous les deux formes que l'on vient de découvrir : texte autographe sur papier ; copie figurée d'un parchemin au texte

légèrement différent, qui avait été ensuite prêté, et égaré. Des œuvres manuscrites de Pascal demeurent à Clermont, et confiées en 1723 par la dernière héritière de l'écrivain, Marguerite Périer († 1733), à l'Oratoire de la ville, il ne restait alors, à l'exception de quelques lettres originales, que des copies de plus ou moins bonne qualité : ainsi pour le *Mémorial*. Ce qui rendait difficile l'élaboration d'un nouveau commentaire de ce texte.

- 40 Il y en eut pourtant un, le second de ceux que l'on entendra, plus développé que le précédent et poussant plus loin l'histoire du texte. Il émane d'un oratorien, le P. Pierre Guerrier, affecté vers 1730 à la maison de sa congrégation à Clermont-Ferrand, sa ville natale. Parent éloigné de Pascal, il se mit alors à prendre de sa main, en vue d'une éventuelle diffusion, d'innombrables copies de pièces qu'il trouvait dans le fonds déposé à l'Oratoire par les héritiers des Pascal et des Périer. Familier de Marguerite Périer, qui vivait encore et qu'il consultait volontiers, comme on le verra, il disposait en outre de précieuses informations orales. Voilà ce qui nourrit son commentaire du *Mémorial*. Mais son éloignement de Paris ne lui avait jamais permis de voir de ses yeux le fameux texte et sa copie originale : d'où quelques confusions, qu'il nous est aujourd'hui facile de corriger. Manifestement, il ignorait aussi le commentaire antérieur rédigé par son cousin Louis Périer : pour nous donc, l'un et l'autre se complètent.
- 41 Pour lire ces deux pièces, il nous fallait un récitant. Nous sommes très heureux que ce rôle soit ici tenu par M. Bruno Raffaelli, sociétaire de la Comédie française, et nous le remercions très vivement de son concours.

[5] Commentaire du manuscrit de l'abbé Périer, vers 1690

À la mort de Pascal, on trouva le papier précédent écrit à sa main, tel qu'il est ici copié, enveloppé d'un parchemin et cousu dans son pourpoint sur sa poitrine. Ses parents ont cru que c'était une vision dont il voulait conserver le souvenir, à cause de l'impression vive qu'elle avait faite sur son esprit. Les mêmes paroles étaient écrites sur le parchemin. Il y avait aussi à la fin une croix rayonnante ainsi qu'au commencement.

Il paraît par ce peu de mots, et par ce qu'on a su des dernières années de M. Pascal que la vision lui devait avoir représenté vivement la souveraine majesté de Dieu, sa sainteté, sa bonté, avec le mystère de la Rédemption. Il ne séparait jamais Jésus-Christ de Dieu, et l'on a vu dans ses *Pensées* que la connaissance de Dieu sans Jésus-Christ était l'inutile partage des philosophes et non la connaissance salutaire des chrétiens. Les mots coupés de l'écrit marquent les diverses impressions que la vision de la Majesté divine faisait sur M. Pascal, à peu près semblables à celles que Dieu paraissant dans le buisson ardent fit sur Moïse : *Certitude, Joie*, etc. La croix rayonnante qui paraît montre l'impression de componction, d'amour, de renoncement, que Jésus-Christ fit sur le cœur de M. Pascal, qui ne pouvait se pardonner d'avoir été quelque peu dissipé dans le monde.

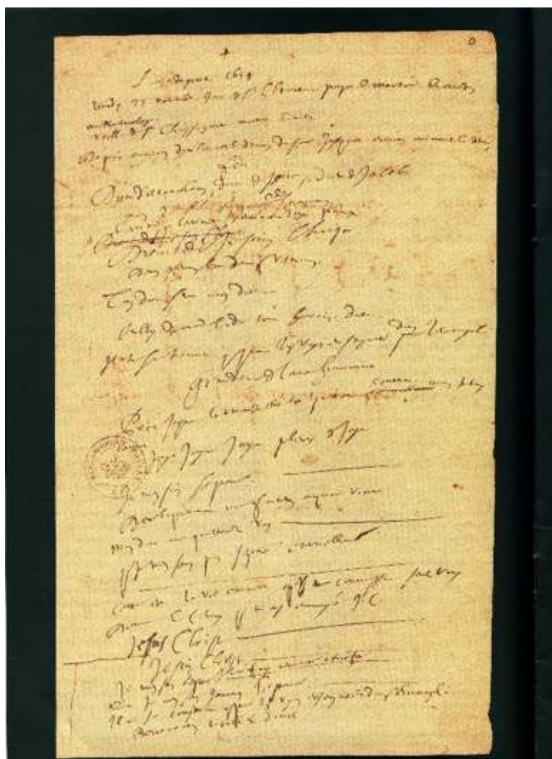
[6] Commentaire du P. Pierre Guerrier, 1732

Peu de jours après la mort de M. Pascal, un domestique de la maison s'aperçut par hasard que dans la doublure du pourpoint de cet illustre défunt il y avait quelque chose qui paraissait plus épais que le reste, et ayant décousu cet endroit pour voir ce que c'était, il y trouva un petit parchemin plié et écrit de la même main de M. Pascal, et dans ce parchemin un écrit de la même main : l'un était une copie fidèle de l'autre. Ces deux pièces furent aussitôt mises entre les mains de Madame Périer qui les fit voir à plusieurs de ses amis particuliers. Tous convinrent qu'on ne pouvait pas douter que ce parchemin, écrit avec tant de soin et avec des caractères si remarquables, ne fût une espèce de mémorial qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses

yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habits. Quelque temps après la mort de Madame Périer, Messieurs et Mesdemoiselles Périer communiquèrent cette pièce à un carme déchaussé qui était un de leurs plus intimes amis, homme très éclairé. Ce bon religieux tira une copie de l'écrit de M. Pascal, et voulut en donner une explication par un commentaire de 21 pages in-folio qui est dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Clermont. Je n'ai pas voulu transcrire le commentaire, parce qu'il ne contient que des conjectures qui se présentent d'abord à l'esprit de ceux qui lisent l'écrit de M. Pascal. Je me suis contenté de copier l'écrit de M. Pascal sur le manuscrit du carme, n'ayant pu avoir recours à l'original, qui est à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés à Paris.

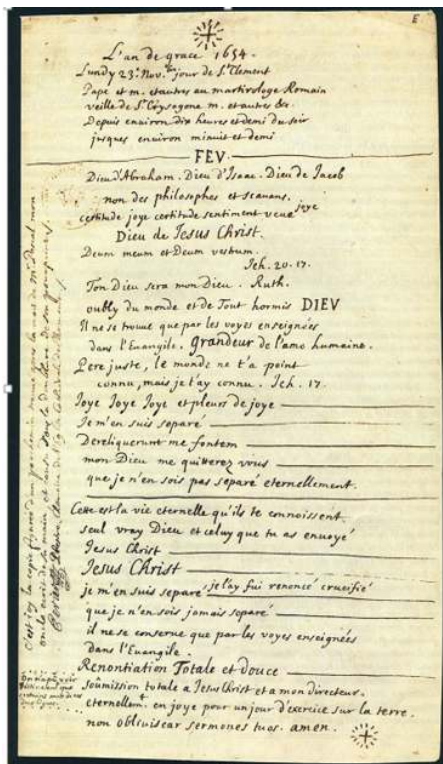
Il faut observer que je n'ai point trouvé dans le manuscrit du carme ces paroles *Soumission totale à J.-C. et à mon directeur*, non plus que celles-ci *Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre*. J'ai consulté le commentaire, où l'on examine chaque parole de l'écrit, et j'ai trouvé qu'on passe sous silence ces deux lignes. Quand je dis que je n'ai pas trouvé ces paroles dans le manuscrit du carme, il faut entendre que je ne les ai pas trouvées par une main étrangère, et Mademoiselle Périer a écrit deux pages in-quarto de commentaire sur cette addition et a insérée ce feuillet dans le cahier du carme. Je fus hier, 31 janvier 1732, chez Mademoiselle Périer pour lui montrer l'écrit du carme et lui demander raison de l'addition faite à celui de M. Pascal et au commentaire de ce religieux. Elle me dit qu'on avait omis ces deux lignes parce qu'elles étaient fort barbouillées dans l'original et presque effacées, en sorte que ce religieux n'avait pas pu les lire. Quoi qu'il en soit, l'addition n'a été faite, comme je l'ai appris de cette demoiselle, que trente ans après la mort de M. Pascal. En un mot, ces deux lignes ont été plutôt devinées que lues. Il faut encore remarquer qu'il n'y en avait pas moindre trace dans le parchemin, et que c'est seulement dans le papier qu'on a trouvé ces caractères presque effacés.

Le Mémorial (version autographe sur papier)



BNF

Le Mémorial (version sur parchemin, copiée par Louis Périer)



Copie figurée sur parchemin, de la main de Louis Perrier, issue du *Recueil des Originaux*
BNF

Textes 7 et 8 : Le Mémorial (sous ses deux versions)

- 42 L'écrit dont nous célébrons en cette nuit le 350^e anniversaire constitue l'une des manifestations les plus singulières de l'expérience religieuse et l'un des plus beaux textes de toutes les littératures. Il n'a pourtant pas de prétentions littéraires, encore qu'il soit supérieurement écrit. Il a même partie liée avec le silence, auquel son auteur, en fait, le destinait : le connaissant, nous pouvons nous sentir coupables d'une sorte de transgression, à portée d'ailleurs hautement sacrée, et qui nous fait véritablement, comme malgré nous, toucher au mystère.
- 43 Le public ignore généralement, parce que les éditeurs n'ont pas suffisamment attiré l'attention sur ce fait, que l'écrit cousu par Pascal dans la doublure de son pourpoint s'y présentait, comme la projection l'a déjà montré, sous deux versions, l'une sur papier, couvrant une feuille in-folio et rédigée d'une écriture cursive, l'autre sur une bande de parchemin de forme oblongue, disposée dans le sens de la hauteur. Les deux versions offraient, non seulement quelques différences de texte, mais aussi une mise en forme particulière à chacune, partiellement commandée par le support matériel. Le parchemin servait à la fois d'enveloppe et de protection au papier. Le papier nous a seul été conservé, mais le parchemin, avant d'être remis en don, ce qui a entraîné sa perte, a fait l'objet d'une copie figurée, c'est-à-dire respectant la disposition de l'original, due à Louis Périer et depuis, constamment jointe au papier. Cette situation appellerait beaucoup de

commentaires, auxquels chacun de vous pourra se livrer à partir des photographies données ci-joint.

- 44 Pour en demeurer à l'essentiel, et au global, sans entrer dans le détail des particularités propres à chacune des deux versions, on se contentera d'attirer l'attention sur les diverses composantes à prendre en compte pour dégager toute la signification d'un document qui s'adresse à la fois à nos yeux, à nos oreilles, à notre intelligence, à notre sensibilité, à notre expérience humaine et, éventuellement, religieuses.
- 45 Trois de ces composantes forment le soubassement de l'enquête à laquelle il est désormais possible à chacun de se livrer.
- 46 Première composante, celle qui s'impose le plus immédiatement : le *texte*. Mais un texte porteur d'une charge multiple. D'abord, évidemment celle du sens, qui résulte autant de l'exclamation et du cri que de la réflexion organisée, et tourne à la méditation, tantôt à la prière. Puis celle de la mémoire, évocatrice du passé personnel, mais nourrie de textes fondateurs, notamment bibliques, dispensateurs de la leçon à suivre. Celle enfin du langage rituel, qui confère à l'écrit son caractère sacré et lui prête une force souveraine.
- 47 Ce texte est aussi une *figure*, c'est-à-dire qu'il possède une forme, une plastique. Les lignes sont disposées de manière à favoriser une certaine impression visuelle. Elles dessinent le type d'écrit qu'on a, depuis Apollinaire, pris l'habitude de désigner sous le nom de « calligramme ». Au temps de Pascal, on aurait plutôt parlé de texte figuré, comme on parlait aussi – nous l'avons vu – de copie figurée. Mais, alors que beaucoup de calligrammes dessinent des objets avec des textes, Pascal nous en propose un modèle abstrait, il en propose même deux, puisque les deux versions du *Mémorial* ne sont pas organisées de la même façon sur la page. Plutôt que modèle abstrait, il vaudrait d'ailleurs mieux dire modèle géométrique, car ce dernier type était tout à fait familier à l'esprit de Pascal. Il va de soi que l'interprétation de ces mises en page, relativement aisée, peut se faire assez librement.
- 48 Ce texte, enfin, appelle une *voix*. Il est lui-même voix, voix intérieure, parce que ce qui est mots se résout naturellement en paroles et que ce qui est écrit doit, par la profération, devenir acte. Nous respectons donc tout à fait l'esprit de ce texte secret, mais éminemment propre à réaliser la communion entre humains, en faisant relayer la voix de Pascal par celle d'un de nos contemporains porte-parole de nous tous. Il me semble même que ce texte se prêterait admirablement à l'expression musicale et que, sans perdre de sa richesse intérieure, il offrirait de solides ressources pour une très dense polyphonie.
- 49 Dans la profondeur à laquelle doit-nous conduire l'examen de ces trois composantes, il nous appartient de retrouver le *vécu* de l'expérience de Pascal : c'est là sans doute que gît le plus grand mystère.
- 50 Pour le percer, il faut réaliser la synthèse de tous les documents présentés ici. Sans doute aucun des familiers de Pascal, et d'abord sa principale confidente, sa sœur Jacqueline, n'ont-ils eu la moindre connaissance d'un événement tenu secret par celui qui l'avait vécu. Mais sa place est inscrite en quelque sorte en creux dans la suite des informations révélées par Blaise à Jacqueline dans la suite des conversations qu'ils eurent en 1654-1655. Le *Mémorial* marque le dénouement de la crise qui s'était abattue sur Pascal pendant les derniers mois de sa « période mondaine ». Le désir de conversion brisé par l'absence d'attrait sensible pour une nouvelle vie et par l'expérience douloureuse du silence de Dieu a fait brusquement place à l'envahissement de la joie dans la rupture avec un passé d'oubli du bien véritable, dans la conquête d'une certitude intérieure et dans l'adhésion

confiante au seul vrai Dieu, au Dieu vivant, au « Dieu de Jésus-Christ ». L'illumination d'un instant a débouché sur un engagement éternel. On s'est souvent interrogé sur la question de savoir si cette illumination avait offert un caractère *mystique*, au sens où ce mot s'appliquerait à une sorte d'extase surnaturelle, accompagnée de vision. En fait les lois de la psychologie peuvent suffire à en rendre compte. Le mot central « Feu » peut fort bien être interprété comme une image signifiant lumière et chaleur, voire comme une métaphore de Dieu. Ce n'est pas à dire pour autant que l'on doive alors renoncer à l'emploi du mot *mystique*, si l'on entend désigner par là un état de passivité, d'abandon, qui exclut toute initiative humaine et tend à faire reconnaître l'expérience vécue comme un pur don de Dieu.

- 51 Selon l'usage suivi dans de nombreuses éditions, les deux versions du *Mémorial* seront, dans la lecture, réduites à une seule, qui adoptera le texte du papier en le complétant par les trois dernières lignes du parchemin, particulières à cette version. Mais une transcription distincte est proposée plus bas pour chaque version.
- 52 Le privilège de conduire la lecture, où notre veillée trouvera son sommet, sera confié à M. Michel Favory, sociétaire de la Comédie française. Je crois savoir que, malgré le caractère éblouissant du texte, il considère que sa lecture requiert la plus extrême simplicité. Je lui sais vivement gré de ce point de vue et je le remercie de tout cœur pour la voix qu'il nous prête.

[7] Le *Mémorial* (version autographe sur papier)

L'an de grâce 1654,
 Lundi 23 novembre, jour de St Clément pape et martyr et autres au Martyrologe.
 Veille de St Chrysogone martyr et autres.
 Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi.
 Feu
 Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
 non des philosophes savants.
 Certitude, certitude, sentiment, joie, paix.
 Dieu de Jésus-Christ
Deum meum et deum vestrum.
 Ton Dieu sera mon Dieu.
 Oubli du monde et de tout hormis Dieu.
 Il ne se trouve que par les voies enregistrées dans l'Évangile.
 Grandeur de l'âme humaine.
 Père juste le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu.
 Joie, joie, joie, pleurs de joie.
 Je m'en suis séparé _____
Dereliquerunt me fontem aquae vivae.
 Mon Dieu me quitterez-vous ? _____
 Que je n'en sois pas séparé éternellement.

 Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as
 envoyé J. C.
 Jésus-Christ _____
 Jésus-Christ _____
 Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié
 Que je n'en sois séparé ! _____
 Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.
 Renonciation totale et douce.
 Etc.

[8] Le *Mémorial* (version sur parchemin, copiée par Louis Périer)

†
 L'an de grâce 1654.
 Lundi 23^e nov^{bre} jour de S^t Clément
 pape et m. et autres au martyrologe romain
 Veille de S^t Chrysogone martyr et autres etc.
 Depuis environ dix heures et demie du soir
 jusques environ minuit et demi.
 FEU
 Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
 non des philosophes et savants.
 Certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie
 Dieu de Jésus-Christ.
 Deum meum et deum vestrum. Jean, 20, 17.
 Ton Dieu sera mon Dieu. Ruth.
 Oubli du monde et de tout hormis DIEU.
 Il ne se trouve que par les voies enseignée
 dans l'Évangile. Grandeur de l'âme humaine.
 Père juste, le monde ne t'a point
 connu, mais je t'ai connu. Jean, 17.
 Joie, Joie, Joie, et pleurs de joie.-----
 Je m'en suis séparé.-----
Dereliquerunt me fontem.-----
 Mon Dieu, me quitterez-vous ?-----
 Que je n'en vois pas séparé éternellement.
 Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent
 seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé
 Jésus-Christ-----
 Jésus-Christ-----
 Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié.
 Que je n'en sois jamais séparé !-----
 Il ne se conserve que par les voies enseignées
 dans l'Évangile.
 Renonciation totale et douce.-----
 Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.
 Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
Non obliviscar sermones tuos. Amen.

Textes 9 et 10 : *Pensées* de Pascal à situer dans le prolongement du *Mémorial*

- 53 Si les fragments inachevés laissés par Pascal à sa mort, et auxquels leurs premiers éditeurs ont donné le nom de *Pensées*, se rapportent pour la plupart à une apologie de la religion chrétienne contre les libertins, il en est qui restent indépendants de ce projet. Les plus émouvants offrent le caractère de méditations personnelles et peuvent parfois se rattacher à des événements vécus. C'est le cas pour deux fragments étendus que leur contenu invite à situer dans le prolongement du *Mémorial*. Tous les deux font mention d'un « directeur », d'un « conducteur », chargé de guider le pénitent. Or on sait que ce fut là une des grandes difficultés rencontrées au moment de la conversion. Le premier fragment retenu place même dans la bouche de Dieu s'adressant à Pascal la remarque : « Ton conducteur ne te peut parler. » Or Singlin, choisi comme directeur, se trouvait

précisément dans cette situation en décembre 1654, c'est-à-dire au lendemain du *Mémorial*. Voilà donc la date qu'il faut assigner à ce fragment.

- 54 On peut d'ailleurs constater qu'il envisage les suites de la conversion, acquis mémorable qu'il importe désormais d'insérer dans le temps. Sur cette donnée essentielle plusieurs variations sont esquissées, dont le commentaire est parfois difficile et n'a pas lieu d'être engagé ici : il suffit de se laisser porter par l'idée générale de la relation à établir avec Dieu. Pour atteindre une plus grande précision, il faut suivre le développement des trois thèmes indiqués dans les trois premières lignes : comment bien user des dons de Dieu ? Comment échapper au risque de devenir un « abominable » en faisant prévaloir l'amour de soi sur l'amour de Dieu ? Comment se comporter avec le directeur ?
- 55 L'une des grandes originalités de ce texte est le dialogue qui s'y instaure entre le pénitent et Dieu. Or cette caractéristique appartient aussi à un texte beaucoup plus célèbre, et que l'on doit considérer comme à peu près contemporain du précédent, d'autant qu'il concerne aussi la marche de la conversion, et qu'on en retrouve plusieurs thèmes, notamment celui qui entraîne l'emploi du terme « abominable ». Mais l'interprétation de ce dernier texte a été brouillée par erreur de presque tous les éditeurs des *Pensées*, qui ont fait de cette méditation sur la conversion la suite d'une autre méditation, d'inspiration biblique, sur l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers, celle-ci précédée du titre *Le Mystère de Jésus*. Ce titre ne convient en fait qu'à la méditation biblique. Pour tenir compte de l'usage établi par les éditeurs tout en corrigeant leur faute, on peut appeler cette méditation sur la conversion *le second Mystère de Jésus*, compte tenu du fait que le dialogue qui en occupe la plus grande partie est un dialogue avec Jésus. Mais les deux méditations sont tout à fait indépendantes dans leur conception et leur rédaction.
- 56 Contrairement à notre premier extrait des *Pensées*, qui reste proche du brouillon, celui-ci apparaît très achevé. La compréhension en est donc plus aisée. Il n'en appellerait pas moins un indéfini commentaire.
- 57 Pour prendre connaissance de l'un et de l'autre, nous serons encore guidés par la voix de M. Mathieu Genet, auquel, en votre nom, je renouvelle mes remerciements les plus chaleureux, ainsi qu'à ses confrères et à sa consœur en art dramatique.

[9] Voix de Pascal

Que me servirait ?

Abominable.

Singlin.

Que me servirait de m'en souvenir, si cela peut également me nuire et me servir, et que tout dépend de la bénédiction de Dieu, qu'il me donne qu'aux choses faites pour lui et selon ses règles et dans ses voies, la manière étant ainsi aussi importante que la chose, et peut-être plus, puisque Dieu peut du mal tirer du bien, et que sans Dieu on tire le mal du bien ?

Ne te compare point aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable.

Si tu m'y trouves, compare-t-y.

Mais qu'y compareras-tu ? Sera-ce toi ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi.

Or je suis Dieu en tout.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler. Car je ne veux pas que tu manques de conducteur.

Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies.

Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais.

Ne t'inquiète donc pas.

Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir, comme dans la nature les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature : la mer entière change pour une pierre. Ainsi dans la grâce la moindre action importe pour ses suites à tout, donc tout est important.

En chaque action il faut regarder, outre l'action, à notre état présent, passé, futur, et des autres, à quoi elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu.

[10] Voix de Pascal

Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre.

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, ô qu'il leur faudrait obéir de bon cœur. La nécessité et les événements en sont infailliblement.

Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente. Je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles. Vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints, qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que ta conversion. Ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin, mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelle, je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. – Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. – Non, car moi par qui tu l'apprends t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. À mesure que tu les expieras, tu les connaîtras et il te sera dit : « Vois les péchés qui te sont remis. »

Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

Seigneur, je vous donne tout.

Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto.*

Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre.

Témoigne à ton directeur que mes propres paroles te sont l'occasion de mal et de vanité ou curiosité.

Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché pour moi : tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi. Et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aie à lui et le secoure. Mais il s'est guéri lui-même et me guérira à plus forte raison. Il faut ajouter mes plaies aux siennes et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

Eritis sicut dii scientes bonum et malum. Tout le monde fait le dieu en jugeant « Cela est bon ou mauvais » et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements. Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie, et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute-puissance.

Deuxième partie : *Témoignages*

58 Interventions de Jean Foyer, Philippe Sellier, Gérard Ferreyrolles, Hélène Michon

« La prière du chrétien »

- 59 Après avoir entendu le verbe même de Pascal, si bien lu et magnifiquement commenté, l'audace de prendre la parole ne constitue-t-elle pas un quasi-sacrilège ? Ne conviendrait-il pas plutôt de méditer ?
- 60 Il est nécessaire, hélas, de rappeler ce que représente, ce qu'est plutôt, ce que devrait représenter aujourd'hui l'événement survenu près d'ici le 23 novembre 1654, lorsque Blaise Pascal penché et méditant sur sa Bible, a été frappé par la Grâce, comme par la foudre et qu'écrivant l'extraordinaire illumination qu'il recevait, il a usé du mot : « Feu. » C'est comme un feu qu'était apparue la flamme s'élevant du buisson aux yeux de Moïse, et que l'étaient les sortes de flammes descendues sur les Apôtres au matin de la Pentecôte. Celles qui apparurent à Pascal étaient sans doute imagées.
- 61 Les hommes et les femmes de ma génération, qui ont suivi des études secondaires, connaissent la nuit de Pascal et le *Mémorial*. En seconde, en Première et en Philosophie, ils ont étudiés des textes de Pascal et sont capables d'en citer. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les grands auteurs et grandes œuvres classiques ont pratiquement disparu, été éliminés de l'enseignement. Pascal est, hélas !, de ce nombre. Ces œuvres ont été remplacées, si l'on ose dire, par des œuvres modernes auxquelles l'immortalité n'est pas promise et serait imméritée.
- 62 L'oubli volontaire, l'omission délibérée d'œuvres qui constituent des éléments fondamentaux du patrimoine national revêtent une volonté de couper les racines de notre culture et de rompre avec le passé de notre peuple. Appauvrissement dramatique.
- 63 Par bonheur, des anniversaires sont des occasions bénéfiques de renouer ou de retendre des fils que d'autres voudraient trancher ou relâcher.
- 64 Celui du 23 novembre était au premier rang. Il est celui d'un événement national qui a commandé la seconde partie de la vie d'un Français de génie, doué de tous les dons, chrétien, penseur et savant.
- 65 Rares ont été dans l'histoire, ceux qui, illuminés par la Grâce, auront, avec une précision quasi scientifique, rapporté l'illumination reçue et la réponse faite. Il est l'objet du *Mémorial*.
- Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Dieu de Jésus-Christ
Il ne se trouve que par les voies enseignées
dans l'Évangile
- 66 De l'Évangile, sont cités : le discours d'après la Cène, et les paroles de Jésus à Marie de Magdala au matin de la Résurrection.

- 67 Tout le dogme chrétien est là. Le Nouveau Testament éclaire, parachève et parfait l'Ancien. Tel était l'enseignement de l'Épître aux Hébreux.
- 68 Pascal répond par un admirable acte de foi, indissocié d'un acte de charité, émanés du cœur comme de la raison.
- Certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie
Oubli du Monde et de tout hormis Dieu
Père juste, le monde ne t'a point connu
Mais moi, je t'ai connu
Joie, joie, joie, et pleurs de joie.
Acte de foi, acte de charité, acte d'espérance aussi.
Mon Dieu, me quitterez-vous ?
Que je n'en sois pas séparé éternellement
Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent
Seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé
Jésus-Christ
Jésus-Christ
- 69 Contrition et résolution :
- Jésus-Christ
Je m'en suis séparé. *Je l'ai fui, renoncé, crucifié*
Renonciation totale et douce
Soumission totale à Jésus-Christ à mon directeur.
- 70 Et la confiance :
- Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
- 71 La récitation du *Mémorial* pourrait exprimer la prière du Chrétien.
- 72 L'événement survenu dans la soirée du 23 novembre est communément dénommé la conversion de Pascal et même, plus précisément, la seconde conversion. M. Mesnard nous a expliqué le sens du terme. Il ne s'agit point de cette conversion des mœurs qu'impose aux moines la règle de saint Benoît. Elle n'était pas nécessaire à Pascal qui n'avait pas eu de grands vices. Elle était une conversion du cœur et de l'esprit vers Dieu.
- 73 Elle ne détournera pas tout de suite et complètement Pascal des études mathématiques et des expériences de physique. C'est même après sa conversion que Pascal inventera les transports en commun avec ses carrosses à cinq sols. Mais de plus en plus la religion retiendra sa pensée. Le nombre de papiers séparés sur lesquels il exprime la pensée d'un moment en est le signe.
- 74 Pascal conçoit une grande œuvre, celle d'une apologie de la religion chrétienne. Il ne l'achèvera pas. Cette œuvre demeurera l'apologie inachevée. Nous n'en connaissons pas exactement l'architecture parfaite. La construction est commencée. Cependant, si le bâtisseur a édifié quelques pans de murs, il a laissé surtout des pierres taillées. De quelle beauté !
- 75 Demeurée comme l'on dirait aujourd'hui – la formule est curieuse – en état de futur achèvement, l'œuvre demeure l'une des plus grandes de la littérature française, quant au fond et quant à la forme, par la force, la concision et la profondeur. Pascal est un auteur du XVII^e siècle français. À la différence de tant d'auteurs, en France ou à l'étranger, avant lui et après lui, il n'a jamais cru que l'obscurité fût le signe de la profondeur de la pensée. Pour lui et sous sa plume, la certitude est claire.
- 76 Ces qualités même conduisent des auteurs à s'interroger. Pascal était-il un mystique ? La plupart d'entre eux répondent par l'affirmative et répond en ces termes le plus grand

connaisseur et éditeur contemporain de l'œuvre de Pascal, qui étudie la question au tome III des œuvres complètes, précisément à propos du *Mémorial*. Ici encore, il est permis de dire que Pascal est un mystique « à la française », un mystique du XVII^e siècle français. Il n'a pas l'exaltation de tels grands mystiques étrangers. Celle-là n'est point nécessaire, ni essentielle à l'enthousiasme, au plein sens étymologique du terme, que suscite la manifestation de Dieu. Un tel enthousiasme est-il imaginable à un degré plus haut qu'il n'est dans le *Mémorial* ?

- 77 Brunschvicg éditeur des *Pensées*, écrit de Pascal qu'il est « l'un des sommets spirituels de l'humanité. » Par la nature des questions dont il traite, par les réponses qu'il propose et par la langue et le style selon lesquels il s'exprime, Pascal a imprimé à son œuvre une permanente actualité. Il a écrit des textes définitifs sur les rapports de la foi et de la raison. Dans sa lettre encyclique *Fides et ratio* le Pape Jean-Paul ne cite, en reproduisant une phrase, qu'un unique auteur. Et cet auteur est Blaise Pascal.

- 78 **Jean Foyer**

« Joie, pleurs de joie »

- 79 Combien de textes trouverait-on, dans l'ensemble des littératures, qui présentent l'énergie et la singularité du *Mémorial* ? Comme par un sourire de la Providence, nous célébrons aussi, en cette année 2004, le seul poète qui – dans le domaine français – a allumé un feu comparable : Arthur Rimbaud, dont les éclairs d'*Une saison en enfer* ont si intensément habité un chrétien comme Claudel. Claudel, qui précisément, dans sa magnifique Préface à l'édition des *Œuvres* en 1912, rapprochait Rimbaud et Pascal et célébrait une « marche de la pensée... qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées ».
- 80 Pourtant si Rimbaud, nourri de la Bible de Port-Royal, ne fut qu'« un mystique à l'état sauvage » et le témoin d'une crise spirituelle qui ne le conduisit qu'à un énigmatique silence, le *Mémorial* nous conserve la trace bouleversante d'une expérience mystique purement théologique qui, au contraire, a libéré une parole vouée à la défense et illustration de la foi catholique. *Une saison en enfer* clôt une trajectoire d'écrivain de quatre ou cinq ans, même si – selon la loi de triomphe progressif qui caractérise la plupart des conversions – Rimbaud ne renonça sans doute à la poésie qu'un an et demi plus tard. À l'inverse, le *Mémorial* inaugure une carrière d'écrivain non moins brève et brillante, elle aussi de quatre ou cinq ans.
- 81 Les fulgurations de la Nuit de feu du 23 novembre 1654 apparaissent comme le centre irradiant de toute l'œuvre qui l'a suivie. S'y croisent la hantise pascalienne de l'abandon, si sensible jusque dans les dernières paroles de l'écrivain agonisant : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » ; l'amour pour la personne du Christ ; le radicalisme évangélique. S'y trouvent annoncés la dialectique entre la grandeur et la misère de l'homme, ainsi que l'accès à Dieu par l'unique Médiateur, Jésus-Christ, et non par les sables mouvants des argumentations philosophiques. Scandé par des citations bibliques, le *Mémorial* manifeste non seulement la prédilection de Pascal pour l'évangile de saint Jean, mais sa conviction que toute existence chrétienne relève du prophétisme : aussitôt après la solennelle datation du texte surgissent l'évocation du Buisson ardent et celle d'Abraham qui, aux yeux du futur apologiste, est le premier et l'un des plus grands des prophètes. La Nuit de

feu apparente Pascal à ses prédécesseurs les prophètes, et elle nous rappelle que la Bible elle-même est avant tout le *Mémorial* de rencontres avec l'Absolu.

- 82 Si la mystique désigne l'invasion divine dans l'âme, avec un sentiment brûlant d'amour, de certitude et de joie, le *Mémorial* demeure bien l'attestation écrite d'une expérience mystique, même si son auteur l'a prolongée en résolutions. Si l'intensité de la rencontre avec l'Absolu procure une impression de passivité, l'âme humaine demeure en fait ardemment active et il n'est pas étonnant que la présence divine redevenant plus discrète, sinon cachée, comme dans le régime ordinaire de la grâce – le chrétien s'arme de maximes radicales : « Oubli du monde et de tout hormis Dieu. » Dans ce régime ordinaire de la grâce, l'activité humaine saute aux yeux, qu'il s'agisse de l'agir concret, du discours (de la prière vocale, par exemple), de l'ascèse, bref de tout ce que l'on désigne du nom de « spiritualité », de cheminement avec et vers Dieu.
- 83 Pourtant, en faisant de la joie une composante de l'existence chrétienne, les théologies johannique et augustinienne tendent à effacer la frontière entre cheminement spirituel et expérience mystique. La grâce divine, chantée par saint Augustin comme « suavité », « délices » ou « bonheur », et célébrée par saint Jean comme joie inaliénable, « que le monde ne peut ni donner ni ôter » et que « nul ne vous ravira », cette grâce achemine à un mysticisme quasi permanent, même au sein des épreuves.
- 84 C'est sur cet aspect fondamental du *Mémorial* que j'ai choisi d'insister. En son centre même, son auteur a jeté : « Joie, joie, joie, pleurs de joie ». Et son avant-dernier verset manifeste que ce bonheur présent, c'est déjà la vie éternelle commencée dès ce monde : « Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. »
- 85 C'est le bonheur d'avoir trouvé le trésor caché de la grâce christique qui commande tout : le vrai chrétien, écrira Pascal trois ans plus tard, dans sa sixième lettre à M^{lle} de Roannez, « en a une telle joie, que cette joie, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. » En effet, poursuit cette même lettre, « on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe... de tout le changement de vie... Les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs. »
- 86 Qu'est-ce d'autre que cette lettre jubilante sur la joie, sinon le déploiement de plusieurs versets du *Mémorial* : « Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié » et « Renonciation totale et douce » ? Douce, car joyeuse, sans regrets. Pascal semble y résumer pour nous sa théologie mystique : « La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le Ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient ; et s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu ; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Ôtons l'impiété, et la joie sera sans mélange. »
- 87 Étranger à la lignée de mystiques qui conduit à saint Jean de la Croix, muet sur le thème central chez ce dernier des « nuits passives », l'auteur du *Mémorial* apparaît comme proche de certains phares de la puissante mystique de l'Orient grec connue sous le nom d'« hésychasme » (du grec ήσυχία, repos, sérénité). Je me bornerai ici à citer le grand écrivain

spirituel saint Syméon le nouveau théologien, c'est-à-dire le nouveau Jean le théologien, l'apôtre bien-aimé du Christ. Syméon a vécu, lui aussi, une Nuit de feu, et son récit est l'un des plus proches du *Mémorial* que je connaisse : « Soudain sur lui brilla d'en haut avec profusion une illumination divine... Oublieux du monde entier, il fut inondé de larmes, d'une joie et d'une allégresse inexprimables. Alors son intelligence s'éleva jusqu'au Ciel et découvrit une autre lumière que celle qui était proche... Quand cette contemplation fut passée..., il était en proie à la joie et à la stupeur, il pleurait du fond du cœur et ses larmes s'accompagnaient de douceur. »

- 88 On a pu distinguer deux modèles de la vie mystique : l'un hérité du saint Paul de la Lettre aux Philippiens, qui situe la joie après la nuit, comme saint Jean de la Croix, la gloire de la Résurrection après l'anéantissement ; l'autre issue de saint Jean, qui fait coïncider la Croix et la gloire, comme les deux faces inséparables du mystère pascal ; la joie accompagne la pénitence au sein des épreuves : même la renonciation totale est « douce ».
- 89 Il est clair que l'auteur du *Mémorial* se situe, lui aussi, dans le sillage de saint Jean. Lui aussi peut être appelé « le nouveau théologien » Avec cette insistance sur la joie, le *Mémorial* nous apparaît de surcroît comme en pleine harmonie avec l'ensemble de la liturgie catholique. Qu'on y réfléchisse tant soit peu, et il se manifeste que son invitation centrale, constante, est une invitation à la joie.
- 90 **Philippe Sellier**

Feu la nuit

- 91 « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive paraître en public¹⁴. » Ce que Pascal a réservé pour soi seul en le cousant voici trois cent cinquante ans dans la doublure de son pourpoint à la place du cœur, a été livré aux siens comme une relique puis aux curieux en admirable énigme. Aujourd'hui le secret du roi est projeté dans la lumière. Non pour les philosophes et les savants, mais pour que tous puissent se l'approprier comme Pascal lui-même dans le *Mémorial* s'approprie la parole, radicalement autre et mystérieusement proche, de l'Écriture.
- 92 « La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. / Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi », lit-on dans les *Pensées*¹⁵. Dans sa relation à Dieu, l'âme aussi « agit par progrès ». Le *Mémorial* en témoigne qui, entre les bornes liturgiques de saint Clément et de saint Chrysogone et les repères extérieurs du temps humain, abrite le flux et le reflux de l'âme en proie à son astre : flux de l'oraison, reflux de la méditation mus par le soleil nocturne de la contemplation.
- 93 La contemplation s'inscrit dans le seul mot de « feu¹⁶ ». Entre dix heures et demie du soir et minuit et demi, l'éternité sans succession a pris la place du temps. Rien n'enveloppe ce « feu », il rayonne seul, les ténèbres autour de lui sont devenues lumière – blanc de toute part sur la page écrite. Celui même qui le contemple a disparu. C'est après coup, lorsqu'il écrit, qu'indirectement il s'atteste voyant. Dans *l'Écrit sur la conversion du pécheur*, Pascal montre une âme qui « trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde¹⁷ » ; elle ne sent pas les « charmes » divins, elle « comprend¹⁸ » seulement que rien ne saurait être plus aimable que son créateur ; elle s'épuise en « efforts¹⁹ » pour parvenir jusqu'au trône de Dieu. Rien dans le *Mémorial* de cette élévation

transcendante où concourent les puissances de l'âme ne précède l'illumination : nulle trace de volonté tendue ni d'intellect actif. La transcendance se fait condescendance. C'est ici la visite de Dieu : point d'effort vers lui, mais une présence offerte ; en lieu de quête, le don. *Visitavit nos Oriens ex alto*²⁰ : la nuit du Mémorial est nuit de Noël pour Pascal, et nuit épiphannique où le « feu » est une étoile intime.

- 94 À distance du feu, la conscience renaît. Conscience déjà de ce qui est reçu, l'empreinte en moi du feu : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. » Et la découverte du don élance l'âme vers celui qui donne : « Ton Dieu sera mon Dieu. » La contemplation, qui suspend les facultés naturelles, le cède à la méditation où elles s'exercent à nouveau – perceptibles dès la négation « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, / non des philosophes et des savants²¹ » – et la méditation à son tour fait naître l'oraison. *Itus et reditus*, « allées et venues », telle est la dynamique du Mémorial, qu'on pourrait décrire aussi bien, après l'éblouissement premier, comme deux *reditus* alternés : retour de l'âme à soi au sortir de son Dieu, retour à Dieu de l'âme qui sait ce qu'elle lui doit. Là, Dieu se dit en troisième personne : « Oubli du monde et de tout hormis Dieu », « Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. » Ici, la parole est parole adressée : « Père juste le monde ne t'a point connu », « Mon Dieu me quitterez-vous ? »
- 95 Et le mouvement s'amplifie. Dans la méditation, la conscience prise du don s'étend à l'indignité de celui qui reçoit : « Je m'en suis séparé. » Le cœur qui sent la joie n'est plus le seul à l'œuvre, mais la mémoire aussi du péché et la volonté qui oriente l'avenir par la résolution présente : « Renonciation totale et douce. » L'oraison en retour s'enflamme : la certitude appelle l'adhésion – « Ton Dieu sera mon Dieu » –, la culpabilité amène la supplication – « Mon Dieu me quitterez-vous ? », qui reprend le « *ne derelinquas me* » du Psalmiste²² –, la reconnaissance entraîne la glorification : « Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé J. C. » Le Dieu que prie d'abord Pascal est le Père : c'est lui qui se révèle dans le feu du buisson, lui que Jésus-Christ désigne comme son Dieu et que l'orant fait sien, lui enfin qui est appelé de son nom : « Père juste. » Mais ce Dieu n'est pas celui des philosophes. On ne le trouve pas par raison : il n'est connu que par la médiation du Fils, « il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile », c'est-à-dire par Jésus-Christ qui est la Voie par excellence. Le Mémorial, qui ouvre la seconde conversion de Pascal, est lui-même le lieu d'une conversion de la méditation et de la prière du Père vers le Fils, du « Dieu de Jésus-Christ », comme il est dit dans les premiers versets, à celui que les *Pensées* nommeront « le véritable Dieu des hommes²³ » ; du « Dieu de Jésus-Christ » à Jésus-Christ Dieu. C'est du Père que Pascal dit d'abord : « Je m'en suis séparé », car c'est le Père qui se plaint en Jérémie : « *Derelinquerunt me fontem aquae vivae*²⁴. » Mais c'est du Fils qu'il le dit la seconde fois, car il ajoute alors : « Je l'ai fui, renoncé, crucifié. » Le Père est au début ce Dieu vers lequel Jésus-Christ fait signe, et Jésus-Christ à la fin est ce Dieu que le Père nous envoie.
- 96 Si sans trahir ce soir nous mettons en lumière ce que Pascal a caché, c'est parce que Pascal, ses frères le veulent croire, est aujourd'hui caché dans la Lumière de Dieu : le feu qu'il a contemplé le brûle enfin lui-même.

97 **Gérard Ferreyrolles**

Un motif d'espérance

- 98 M. Mesnard m'ayant demandé de prononcer quelques mots plus personnels que strictement universitaires, je vous proposerai de lire le texte du Mémorial de Pascal

comme une source efficace d'espérance et d'optimisme ; peut-être ainsi en finirons-nous avec l'image d'un Pascal souffreteux et torturé.

- 99 Une source d'espérance pour trois raisons que je vais développer rapidement et qui correspondent aux quatre substantifs qu'utilise Pascal pour définir l'état d'esprit qui est le sien en cette nuit de feu : « certitude, sentiment, paix et joie » sont les termes qu'il emploie. Le premier motif d'espérance est que le Dieu de Pascal, qui se définit comme le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu qui se cherche, mais également et peut-être surtout un Dieu qui se trouve : Il se laisse chercher mais Il se laisse trouver, et qui plus est avec certitude, le terme est repris deux fois. Aujourd'hui où l'on a peut-être tendance à majorer l'aspect laborieux de la foi, dite difficile à entretenir, ou bien celui de sa fragilité voire de son instabilité, la certitude que mentionne Pascal résonne comme un bonne nouvelle : la foi est certitude, donnée certes ou infuse pour reprendre un terme plus théologique, mais réelle. Le doute, dans ce texte, n'est vu ni comme un passage obligé ni encore moins comme un chemin privilégié ; il demeure certes le fruit possible de l'épreuve ou de la tentation mais il est dépassable par la grâce de Dieu, par le feu de Dieu. Thomas d'Aquin avait formulé les choses d'une manière similaire : « C'est de la lumière que Dieu infuse que la foi tient sa certitude²⁵ ». La foi est certitude : elle est une lumière dans l'intelligence qui permet de connaître le vrai Dieu, pour reprendre les mots de saint Jean. Si la philosophie est congédiée : le Dieu de Jésus-Christ n'est pas le Dieu des philosophes, la connaissance, elle, ne l'est pas pour autant : la foi est connaissance plus qu'ignorance, elle est « connaissance du vrai Dieu ». Et en ce sens, elle ne bloque pas le processus intellectuel - trop souvent assimilé au doute - elle ne le récuse pas non plus ; elle le nourrit. La foi ouvre à un autre monde, celui de l'invisible.
- 100 La certitude est donc possible et elle l'est pour tous. Pascal, en effet, donne si je puis dire, le mode d'emploi : ce sont les voies de l'Évangile. Ainsi, quiconque cherche Dieu par les voies de l'Évangile, c'est-à-dire par la personne de Jésus-Christ, le trouve. À « la crainte de s'être trompés » (fr. 222) qui est l'apanage des philosophes, la foi substitue la certitude et avec elle, la paix. La foi ne génère pas la peur, encore moins en est-elle le fruit : elle en est son exacte opposé.
- 101 La foi est certitude, elle est aussi sentiment : elle est les deux à la fois. Qu'est-ce que le sentiment pour Pascal ? Ce n'est pas la simple émotivité ou ce qui émane de la partie la plus superficielle de notre être mais ce qui provient du cœur, c'est-à-dire de notre fonds le plus intime. Beaucoup connaissent la formule pascalienne : « Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur, non à la raison » (fr. 680). La foi de Pascal s'enracine dans l'intelligence et dans le cœur : elle vient remplir les deux grandes aspirations humaines, que sont connaître et aimer. Le Dieu du *Mémorial* n'est pas seulement, comme l'exprime l'opuscule *Sur la Conversion du pécheur*, le Dieu Créateur « dont l'âme ne peut se former une idée assez relevée » et devant lequel elle ne peut que « se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant²⁶ » ; il est un Dieu qui remplit l'âme « de joie, de confiance, d'amour ». Le Dieu du *Mémorial* est un Dieu de consolation.
- 102 Entre une appréhension de Dieu théorique, qui consacre alors le divorce entre foi et vie, et une appréhension de Dieu sentimentale, tributaire de notre propre subjectivité, le *Mémorial* dessine un autre type de rapport à Dieu, qui conjugue étroitement l'action de l'intelligence : la connaissance et celle du cœur : l'union. La vraie foi s'avère aussi éloignée des élucubrations théoriques que d'une piété saint-sulpicienne : en réconciliant l'intelligence et le cœur, elle permet d'éviter ce double écueil. Ce qui est source d'espérance ici, nous semble-t-il, c'est que la foi n'omet aucune dimension de la personne

mais la saisit dans son moi profond : ce faisant, elle l'unifie ou la réunifie. La foi est ainsi source d'équilibre intérieur. Commentant dans les *Pensées* qui est le Dieu des chrétiens, Pascal ajoute : « C'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède », l'âme et le cœur. Le Dieu des chrétiens n'est pas un Dieu désincarné : et pour cause, il est le Dieu de l'Incarnation et par là même, à la fois connaissable et aimable.

- 103 La foi est certitude, elle est sentiment : enfin, elle est paix et joie et en ce sens, elle est déjà possession de Dieu. L'analyse augustinienne des passions humaines signale en effet la joie comme signe de la possession : « L'amour aspirant à posséder ce qu'il aime, c'est le désir ; quand il le possède et en jouit, c'est la joie ; quand il fuit ce qui lui répugne, c'est la crainte ; s'il l'éprouve malgré lui, c'est la tristesse²⁷. » Or le terme de joie est mentionné à cinq reprises sur la version papier, et à sept reprises sur celle du parchemin. L'expérience de la nuit de feu est une expérience de joie parce qu'elle est une expérience de possession : une possession double ou réciproque, qui s'appelle union. En effet, le chrétien est celui qui est possédé par Dieu : « Dieu remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède » ; mais il est également celui qui, par la foi, possède Dieu. Le Dieu du *Mémorial* est un Dieu qui se trouve, qui se possède et qui se conserve. C'est bien parce qu'il expérimente l'union que Pascal supplie de ne plus vivre la séparation : « Que je n'en sois jamais séparé ! »
- 104 À trop souligner l'altérité, l'éloignement voire le silence de Dieu, on a peut-être omis d'en souligner l'immanence : Le Dieu du *Mémorial*, qui est le Dieu que Pascal connaît par la foi, est un Dieu non seulement présent à côté de nous mais en nous, d'où l'expression « grandeur de l'âme humaine » à laquelle on peut donner différentes interprétations mais qui peut bien signifier également : grandeur d'un lieu dans lequel Dieu habite, inhabite comme dit la théologie. La terre n'est pas seulement un lieu où l'on souffre en attendant la joie de la béatitude éternelle : elle est également le lieu où l'on peut expérimenter dès maintenant la joie de la possession de Dieu. À Jean Guitton qui affirmait : « Pascal fait descendre l'incompréhensibilité du ciel sur la terre²⁸ », nous pourrions répondre qu'il y fait également descendre la joie de la béatitude éternelle. Sans doute est-ce le rôle des chrétiens convaincus : rappeler que la joie de l'union à Dieu ne se situe pas dans un unique advenir mais bien également dans un présent déjà là.
- 105 Le *Mémorial* substitue au doute la certitude ; à une approche théorique de Dieu, une appréhension qui comble la tête et le cœur, à une possession à venir, une possession expérimentée. Et ce triple renversement, bien qu'il l'ait écrit pour lui, Pascal a mentionné le moyen de l'opérer pour tous : ce sont les voies de l'Évangile. Or, l'auteur est conscient, plus que tout autre, qu'en Jésus-Christ le terme et le chemin s'unissent. Chercher Dieu c'est déjà l'avoir trouvé et c'est là, pour finir, un grand motif d'espérance.

106 **Hélène Michon**

Clôture

- 107 Que s'est-il passé pour celui qu'on appelait Monsieur Pascal le jeune dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654 ? Les savantes études des historiens confirment que la nature de l'événement nous échappera toujours. Il reste un texte, et même deux. Mais leur statut est lui-même indécis. Tout au plus attestent-ils de l'importance que Blaise Pascal attachait à faire mémoire de l'événement, d'une expérience, dont sa transcription ne pouvait donner un sens totalement satisfaisant qu'à celui qui l'avait vécue. Il est peu de textes qui prouvent aussi efficacement la barrière opaque entre l'écriture et la lecture, entre

l'auteur et un public qu'il n'a jamais recherché. Car ce texte, conservé par la piété familiale, n'était pas destiné à la lecture – même pas à la lecture de son auteur. Rien en effet ne nous dit que Pascal a jamais relu le texte qu'il a copié et recopié. Il lui suffisait de sentir, cousu dans sa doublure, le parchemin rugueux qui servait d'enveloppe au papier.

- 108 Nous ne saurons donc jamais de quoi Pascal a vraiment voulu se souvenir. Il ne reste qu'une certitude : il a voulu se souvenir de quelque chose. Autrement dit, à défaut de parvenir à savoir ce qui s'est passé dans la nuit du 23 novembre, nous pouvons nous interroger sur l'acte de mémoire. À défaut de savoir de quoi il a voulu se souvenir, nous pouvons essayer de comprendre pourquoi il a voulu se souvenir.
- 109 Aussi étrange que cela puisse paraître, Paul Valéry m'a permis de comprendre. Il a connu une nuit de feu, ponctuée d'éclairs, la nuit de Gènes, de 1892. Les critiques ont pu établir qu'il en a constitué le souvenir sur le modèle de celle connue par Pascal, un anti-modèle pourrait-on dire, puisque Paul Valéry aurait, cette nuit-là, compris que Dieu n'existait pas. On ne peut pas imaginer de contenu, ou d'expérience, plus opposé. Mais pourquoi tenait-il à en garder mémoire ? Valéry le dit : il était devenu Autre, et il tenait à le rester. Or comment peut-on rester Autre sans que la permanence dans cet état ne devienne nous-même ? Il y a contradiction à vouloir demeurer dans un état, à vouloir assurer une permanence qui soit celle de l'altérité. Rester Autre revient à devenir soi-même. Un converti devient un croyant, il assure un état permanent qui n'est plus l'altérité. Descartes a affronté le problème avec acuité : l'assurance de ma propre existence que me procure le cogito ne peut demeurer que par une actualité de mémoire. Le cogito n'est pas répété : l'expérience unique et vive de mon existence persiste dans ma mémoire. Que l'esprit soit plus facile à connaître que le corps, Descartes affirme à la fin de la *Seconde méditation* qu'il faut s'y arrêter longuement, « afin que, par la longueur de ma méditation, j'imprime plus profondément en ma mémoire cette nouvelle connaissance ».
- 110 Ainsi en est-il pour cette nouvelle connaissance imparfaitement, incomplètement transcrite par Pascal. Ce qui était conservé dans le talisman, l'amulette portée, ce n'était pas tant le récit d'un événement que sa mémoire. Ce parchemin plié que Pascal touchait, cousu dans le secret de sa doublure, permettait de garder la mémoire, de ne pas perdre le souvenir, *d'imprimer profondément en sa mémoire cette nouvelle connaissance*, autrement dit : de rester en permanence un autre. Comment en effet rendre effective dans sa vie l'exhortation de l'Apôtre, dans l'*Épître aux Philippiens* : *quae retro sunt obliviscens, ad ea quae sunt priora extendens meipsum*, « oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi », comme traduit Lemaître de Sacy dans la Bible de Port-Royal ? L'enjeu est capital : il s'agit en effet de parvenir à garder en fonction le mécanisme de la conversion. Je reste un autre tant qu'il me souvient que je fus autrement.
- 111 Instrument de mémoire, le *Mémorial* porte sa fonction inscrite en toutes lettres, par la citation du psaume 118 : *Non obliviscar sermones tuos*, « je n'oublierais point vos paroles », qu'il importe de compléter par le verset suivant : « accorder à votre serviteur cette grâce de me faire vivre, et je garderai vos paroles ». *Vivifica me* : quel plus beau rôle donné à la mémoire que de garder en vie celui qui se souvient ?
- 112 **P. Jean-Robert Armogathe, aumônier de l'École normale supérieure**

NOTES

1. Une autre commémoration a eu lieu quelques jours plus tard à Clermont-Ferrand, sous la forme classique d'un colloque, dont les actes sont aussi publiés par le Centre international Blaise Pascal.
2. Le Duc de Roannez.
3. 7 janvier 1655.
4. Le château de Vaumurier.
5. Aux Granges.
6. Le Maistre de Sacy.
7. Reprise de la lettre le 1^{er} février.
8. Le 28 janvier.
9. Françoise Delfault, qui tenait sa maison.
10. Un professeur de philosophie, très lié au duc de Luynes à Port-Royal.
11. Nouvelle reprise de la lettre, le 8 février.
12. Voir la lettre suivante.
13. Pénitent et auteur spirituel.
14. Mc 4, 22, dans *La Bible*, traduction de Lemaître de Sacy, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990.
15. Fragment 636 (éd. Ph. Sellier, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de poche classique », 2000) - 771 (éd. Lafuma, Paris, Éd. du Luxembourg, 1952).
16. Nous suivons le texte du « papier » dans les *Œuvres complètes* de Pascal, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, t. III, 1991, p. 50. *Pensées*, fr. 742 (« papier ») - 913 (« parchemin »).
17. *Œuvres complètes* de Pascal, éd. J. Mesnard citée, t. IV, 1992, p. 40.
18. P. 42.
19. P. 43.
20. Lc 1, 78 : « ce soleil levant nous est venu visiter d'en haut. »
21. Ce qui est souligné dans le texte du *Mémorial*, ici et plus loin, l'est par nous.
22. Ps. 26, 15.
23. Fr. 221-189.
24. Jér. 2, 13 : « Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive. »
25. Saint Thomas, *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*, IV, 5, n° 2.
26. Pascal, « Écrit sur la conversion du pécheur », in *Œuvres complètes*, éd. Jena Mesnard, Desclée de Brouwer, 1992, t. IV, p. 43.
27. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre XIV, ch. 7.
28. J. Guitton, *Pascal et Leibniz*, Aubier, 1951, p. 117.

INDEX

Keywords : Pascal, Mémorial, commémoration

Mots-clés : Pascal, Mémorial, commémoration

AUTEURS

JEAN-NOËL BEZANÇON

Curé de Saint-Jacques de Haut-Pas

JEAN MESNARD

Académie des sciences morales et politiques

PHILIPPE SELLIER

CELLF, Université Paris Sorbonne

GÉRARD FERREYROLLES

Université Paris Sorbonne

HÉLÈNE MICHON

Centre d'études supérieures de la Renaissance, Université François Rabelais de Tours

JEAN-ROBERT ARMOGATHE

Ecole normale supérieure